



Autour de Debussy

Ne voulant pas laisser M. Vallas prétendre que nous étouffons sa réponse aux critiques de notre confrère et ami M. Robert Godet, publiées dans notre numéro de juin dernier, nous nous décidons, non sans scrupules pour nos lecteurs, à l'insérer ici :

« Dans cette fin d'article, vous laissez la parole (206 lignes sur 234) à M. Robert Godet, dont, écrivez-vous, vous avez entendu monter, des marges de mon livre, la voix et la critique : critique que vous déclarez « admirable, en vérité, parce que fondée sur « une connaissance unique de l'œuvre de Debussy. » Critique admirable, connaissance unique. « En vérité ! » Vous allez de nouveau le voir ! Votre foi en M. Godet est si aveugle qu'elle vous a empêché de vérifier l'exactitude de son texte virulent, même — ce que je ne puis arriver à comprendre — après que, dans ma première réponse que vous avez publiée et dans une lettre personnelle du 30 mai dernier, je vous eusse informé de l'inexactitude et des truquages de M. Robert Godet.

« De la seconde partie de votre article je ne veux pas discuter les opinions de M. Robert Godet qui me rappellent l'amusant jugement de son ami Debussy sur la critique : « La « critique ressemblant trop souvent à des variations brillantes sur l'air Vous vous êtes « trompé parce que vous ne faites pas comme moi, ou bien Vous avez du talent, « moi je n'en ai pas, ça ne peut pas continuer plus longtemps. » Je ne relèverai que « les seules erreurs matérielles.

« Page 22, 3^e paragraphe. — Première citation fautive : M. Godet me fait attribuer aux Tziganes « la souple variété des moules », dont il est question dans mon livre (p. 85) à propos, non des Tziganes, mais « des musiques de peuples très divers : espagnols, chinois, javanais, annamites... », que Debussy entendit en 1889 à l'Exposition Universelle de Paris.

« Page 22, 4^e paragraphe. — MM. Prunières et Godet m'avaient déjà, l'un après l'autre, reproché dans leur premier article de n'avoir pas cité Balakirew que j'ai mentionné au moins huit fois ; maintenant M. Godet affirme que je n'aurais dit mot de l'influence de Rimsky-Korsakoff. Or, cette influence, je la signale au moins six fois, pages 17, 19, 86, 93, 165, 348.

« Page 22, 5^e paragraphe. — Deuxième citation fautive : le monstre dont M. Godet veut bien m'attribuer la paternité, est un enfant de M. Godet lui-même, fabriqué grâce à un truquage de texte. J'ai écrit (page 91 de mon livre) à propos de Chausson : « Sa sensibilité harmonique et celle de Debussy très voisines, malgré la différence de leur goût et de leur éducation, réagirent certainement l'une sur l'autre... » J'ai donc imprimé une observation exactement contraire à celle que m'attribue M. Godet.

« Page 23, 2^e paragraphe. — Dans mon livre, dont la documentation fait l'admiration de MM. Prunières et Godet, j'aurais laissé une « lacune regrettable » en oubliant de citer un document ! Grands dieux ! Mais cette lettre de Maeterlinck était conservée dans les papiers de Debussy par sa veuve et n'a passé en vente publique que le 1^{er} décembre 1933 (rue Drouot ; Georges Andrieux, expert). Je ne pouvais donc en faire état dans mon livre, paru dès la fin de septembre 1932.

« Page 23, 3^e paragraphe. — Debussy avait évidemment le droit absolu d'arranger une œurette de circonstance, restée inédite, pour en faire un chef-d'œuvre. Mais pourquoi la « connaissance unique » de l'œuvre de Debussy, que posséderait M. Godet, se manifeste-t-elle par une méconnaissance absolue de la menue partition, dont les éléments ont été utilisés dans la composition des Épigraphe antiques ? Cette partition, M. Godet a pu jadis en feuilleter, chez Lilly Texier-Debussy le petit matériel d'orchestre. Ses souvenirs sont lointains, très lointains, et si vagues, qu'il donne le nom de Souvenir de Mnasidica à une œuvre intitulée Chansons de Bilitis. Souvenir de Mnasidica, ce n'est, comme M. Godet aurait pu le voir dans mon livre, que l'un des douze sous-titres de cette musique de scène. M. Godet trouve aussi dans les titres des Épigraphe antiques (1914) un « pressentiment halluciné ». Pressentiment à longue échéance et peu personnel ! Ces titres, en effet, datent de 1894 et sont empruntés aux fameuses Chansons de Pierre Louys.

« Page 23, 4^e paragraphe. — Troisième citation fautive : M. Godet isole, en la tronquant et en la truquant, une phrase de mon livre pour me faire dire exactement le contraire de ce que j'ai écrit. A la page de mon livre qu'il signale, en un long paragraphe de quarante-et-une lignes, comprenant une dizaine de propositions, j'avais au contraire, noté le constant et magnifique effort de Debussy vers une entière souplesse mélodique, rythmique, harmonique, formelle..., effort comparable à celui des poètes symbolistes ou décadents dans la création du vers libre.

« Page 24, 1^{er} paragraphe. — M. Godet croit me contredire ; il confirme mon récit : mais la rédaction orchestrale au cours des répétitions ne fut pas tant celle de la partition

primitive que des seuls interludes qu'il fallait improviser pour occuper le temps nécessaire aux changements de décors?

« Page 24, 2^e paragraphe. — Contradiction interrogative : M. Godet ne peut admettre mon récit parce qu'il lui semble inexact. Si, par hasard, ce que j'ai écrit lui semble exact, il écrit : « M. Vallas le dit, mais le dit mal ! »

« Page 24, 3^e paragraphe. — Affirmation de M. Godet, d'après ses souvenirs : elle s'oppose à un document : les livres de Fromont, l'éditeur de Pelléas, que j'ai consultés chez son successeur, M. Jean Jobert, indiquent le premier tirage de la partition à la date du 10 mai 1902.

« Page 24, 4^e paragraphe. — Quatrième citation fautive : truquage de mon texte, d'où l'on extrait trois mots pour me faire dire une naïveté. A propos de l'orchestre de Pelléas, j'ai écrit ces mots : « Pas d'empâtement wagnérien : la sonorité claire, à la manière berliozienne, mais avec d'infinies nuances, un dégradé inouï. » M. Godet dénature mon jugement et, là-dessus, il m'attribue des oreilles d'âne : excellent procédé musicologique !

« Page 24, 5^e paragraphe. — J'aurais omis volontiers, paraît-il, le nom du destinataire des lettres que Debussy adressa à M. Godet. Vraiment? Que M. Godet consulte dans mon livre la table des noms cités : Robert Godet est cité au moins quatorze fois, à propos de menus fragments de lettres de Debussy, que, depuis 1918, il a noyés dans les phrases d'un article de la Semaine littéraire de Genève et dans deux articles de La Revue Musicale.

« Page 24, 6^e paragraphe. — Cinquième citation fautive, entièrement fautive ! A propos de la Mer, mon texte, par un truquage qui n'en conserve qu'un seul mot, est rendu absurde. J'ai écrit, non pas, comme le prétend M. Godet, « On n'a pas assez remarqué qu'elle contient les Nocturnes », mais « Personne ne semble avoir remarqué que la partition nouvelle continuait directement celle du troisième Nocturne, précisément marin, mais avec une ingéniosité orchestrale poussée beaucoup plus avant. »

« Page 25, 4^e paragraphe. — Là, une insinuation que j'éviterai de qualifier. Son inconvenance ne détruit pas ce fait : Debussy ne se produisait en public qu'à contre-cœur et seulement sous la poussée de nécessités matérielles.

« Page 25, 5^e paragraphe. — Sixième citation fautive : je n'ai pas écrit que « Debussy ne connaissait rien de Schoenberg en 1914. » L'année comprend douze mois, et j'ai précisé : au début de l'hiver 1913-1914, ce qui veut dire à la fin de décembre 1913. D'où je tire cela? D'une déclaration faite par Debussy lui-même dans une interview qui n'aurait pas dû échapper à la « connaissance unique » de M. Godet.

« Page 25, 6^e paragraphe. — Nouvelle insulte à l'adresse de l'historien qui, sans la permission de M. Godet, a osé écrire que Debussy avait donné les Épigraphes antiques à son éditeur pour satisfaire aux légitimes exigences de celui-ci. Il lui fallait bien fournir de la musique en échange des avances que lui avait faites la maison Durand. J'aurais voulu que ces avances eussent été plus considérables : l'infortuné musicien n'en aurait pas été réduit, dès 1913, à des combinaisons invraisemblables, telles que celle de... l'Avenir du Proletariat ! « Homme si documenté », je possède toute une documentation précise, exacte, officielle, sur les graves difficultés financières de Debussy pendant les dernières années, que l'on croit « fortunées » de son existence. Cette documentation que je ne veux pas publier, n'a qu'un intérêt : l'explication, qu'elle permet de deviner, des

cruelles obligations qui poussèrent Debussy à laisser éditer certaines de ses œuvres qu'il n'aimait pas beaucoup, à faire des révisions de Bach ou de Chopin, alors qu'il n'avait rien d'un musicologue, à accompagner des chanteuses, en dépit de son horreur du public, à se mettre, malgré son absence de dons de chef, à la tête d'orchestres en France, en Hollande, en Angleterre, en Italie...

« Page 25, 8^e paragraphe. — Mon jugement des sonates déplaît à M. Godet. Oui, mais seulement depuis que mon livre a paru. En 1929 le même texte extrait de mon manuscrit et publié par le Courrier Musical, lui causait le plus grand plaisir et lui mettait « vraiment l'eau à la bouche ». (Voir la Revue Musicale de juin dernier, p. 29). L'eau à la bouche il y a cinq ans ; la nausée maintenant !

« Page 26, 2^e paragraphe. — Septième citation fautive ! Je n'ai jamais écrit « boursoflure d'arabesques » que M. Godet m'attribue en mettant ces mots entre guillemets. Quant à mon jugement de la sonate pour piano et violon, il ne se composerait que de « mots vides de tous renseignements objectifs sur la musique ». Or, chacun de ces mots prétendus vides se rapporte à des observations de détail, possède son sens précis, même les « laborieuses et vaines anacrouses » que M. Godet orne d'un point d'interrogation. A des termes clairs de musicologie ou de simple français courant, compréhensible pour tous, M. Godet préfère des phrases comme son enfilade de mots dans laquelle il me reproche de n'avoir aperçu rien de la musique : « ni la résignation à l'Hiver qui approche (et dont Debussy donne ici une de ses images les plus typiquement transies), ni l'ultime flirt d'un Puck ou d'un Pierrot fantasque avec un spectral Amour qui reçoit l'image de leurs tendres vœux entre deux bonds ironiques, ni l'évasion dans le Printemps napolitain par un suprême effort qui, pour ne pas retomber, tourne sur lui-même, sorte de tryptique jeté au vent du destin juste avant que le destin perde le souffle... etc. » M. Godet m'a suffisamment reproché d'être un mauvais écrivain pour me donner le droit de lui affirmer, après lecture de cette phrase, que je me réjouis de lui paraître tel. De même, après avoir examiné le tas d'inexactitudes et d'injures que lui a inspirées sa « connaissance unique de l'œuvre » de Debussy, ou son « souci amical », je bénis le Ciel qui m'a créé incapable d'acquiescer à une telle connaissance et m'a privé de toutes les qualités qui m'auraient permis de composer autre chose qu'un livre consciencieux, « le plus complet et le plus documenté », selon M. Prunières...

« Page 26, 3^e paragraphe. — Ayant entassé dans sept pages les nouvelles réflexions de M. Godet, dont je vous avais pourtant averti, en une lettre du 30 mai, qu'elles n'étaient qu'inexactitudes — sept citations fausses ! — doublées d'injures, vous déclarez, vous, Prunières : « Nous avons négligé bien des observations de M. Robert Godet et avons renoncé nous-même à signaler bien d'autres inexactitudes... » Où trouve-t-on d'« éclatantes inexactitudes » ? une « grossièreté intolérable » ? un ensemble « répugnant » ? Dans mon livre ou dans votre article ?...

« Page 26, 4^e paragraphe. — Après l'in vraisemblable éreintement presque tout fondé sur des inexactitudes, des truquages et des injures, cela constitue, d'après vous, une critique admirable ! — vous écrivez, Prunières, en guise de conclusion, que mon livre « représente un si gros effort de recherche et de mise en œuvre... » Vous reconnaissez « le labeur consciencieux de M. Léon Vallas, qui n'a laissé aucune source sans y aller puiser » ; enfin, vous avouez qu'à mon travail il ne manque que « peu de chose... » Ce

peu de chose justifierait la rédaction de votre compte rendu? Le plus inexact, le plus faux, le plus injurieux qu'on ait jamais osé publier dans une revue?

M. Vallas fait suivre cette réponse que nous avons publiée *in extenso*, d'une autre réplique à notre *Épilogue*. où il s'égare loin du sujet. Il nie avoir voulu insinuer que mon jugement avait été dicté par un ressentiment personnel à propos de la rédaction en chef de la *Revue Musicale*.

Il établit qu'un an avant la fondation de la *Revue Musicale*, j'avais sollicité sa collaboration et même son entrée dans un « Comité de rédaction ».

Après quoi, il se livre à quelques rectifications :

« Page 34, 2^e et 3^e paragraphes. — Relisez les pages 27 et 28 de votre numéro de juin...

« Page 34, 4^e paragraphe. — L'insinuation que vous m'attribuez est entièrement imaginaire. J'ai simplement écrit que Vous n'aviez pas à craindre un nouveau procès de Mme Rosalie Texier, morte depuis la fin de 1932.

« Page 33, trois premiers paragraphes. — Mon texte, que vous reproduisez, montre nettement que l'histoire de la non-paternité du père de Debussy est entièrement inventée par vous ; vos lecteurs peuvent s'en rendre compte sans avoir à se reporter à mon livre. Merci !

« Quant à l'histoire du parrain de Debussy, elle est de la plus haute importance artistique ; si des liens étroits n'avaient existé entre le parrain et la marraine de Debussy (tante du musicien), le jeune Achille-Claude n'aurait pas passé ses jeunes ans dans une atmosphère d'art, n'aurait pas connu la mer et n'aurait peut-être pas pris de leçons de piano.

« D'ailleurs, vous laissez à M. Robert Godet le soin de me répondre « pour le reste ». Voyons le reste !

« Page 35, dernier paragraphe. — M. Godet, dont la réponse est annoncée par son collaborateur, ne répond rien. Il se contente, après avoir proclamé de nouveau l'excellence de mes premiers livres sur Debussy, de reconnaître discrètement sa déception à la lecture de mon troisième ouvrage, qu'il attendait avec une vive impatience : déception, dit-il, nuancée par places d'un peu de dégoût. Nous sommes loin du mot répugnant, prononcé d'abord par M. Godet et imprimé par M. Prunières !

« M. Godet ajoute que ses notes « s'agissant des faits, demeurent l'expression de la vérité ! » Et, « s'agissant des textes ? » Rien que dans la deuxième partie des notes de M. Godet, sept citations fausses ou déformées !

« Page 36, dernier paragraphe. — M. Godet ne m'ayant rien répondu, en dépit de l'annonce de M. Prunières, juge prudent de se mettre à l'abri de l'autorité d'un autre, c'est-à-dire de M. Henry Malherbe, critique musical du journal *Le Temps*. M. Malherbe a consacré à mon livre Claude Debussy et son temps, deux feuillets : le premier fort élogieux, le second assez critique. »

Ici, M. Vallas explique pourquoi il n'a pas répondu au *Temps* à propos de l'article de M. Henry Malherbe. « Il n'y avait pas en effet que des épines... il y avait les plus

belles fleurs », et de citer un passage qui lui est favorable. Après quoi, il reprend sa diatribe contre les articles de *la Revue Musicale* sans rien dire de plus que ce qu'il a déclaré plus haut. Pour finir il proteste contre la note que nous avons insérée dans notre dernier numéro, assurant que sa réponse n'est point injurieuse et ne contient rien d'étranger au sujet.

Nos lecteurs apprécieront.



M. Robert Godet, à qui nous avons communiqué la réponse de M. Vallas, nous adresse la lettre suivante :

Mon cher Directeur et Ami,

Pour préserver les lecteurs d'un nouvel épanchement de M. Vallas, je m'empresse de reconnaître qu'il n'a pas son pareil quant à l'exactitude, à la pénétration ni à l'élé-gance, et je souhaite que cette déclaration l'aide à recouvrer son équilibre. En ce qui concerne mon humble personne, je regrette qu'il lui ait fait un excès d'honneur par une diatribe qui me semble dénuée de tout intérêt pour le public : aussi me garderai-je d'y répondre. Mais je tiens à informer M. Vallas que je ne sais rien jusqu'à ce jour — 5 juillet 1934 — d'un télégramme qu'il dit m'avoir adressé à Genève, le 25 mai dernier, avec un bon de réponse payée. Ce qui n'empêche que, si cette petite somme lui faisait plaisir, je serais heureux de la mettre à sa disposition. Enfin, s'il allait découvrir que j'ai lâchement égorgé hier, à la faveur des ténèbres, le concierge de l'Obé-lisque, et qu'en ce moment même je m'occupe à le dépecer après avoir retourné ses poches, sans doute entrerais-je aussitôt dans la voix des aveux, mais j'invoquerais une circonstance atténuante : voilà où la lecture des mauvais livres conduit un vieillard inoffensif.

Bien cordialement vôtre.

ROBERT GODET.

Devant la volonté manifeste de M. Vallas d'abuser du droit de réponse pour remplir de sa prose les pages de *La Revue Musicale*, nous renonçons à discuter ses assertions pour ne pas éterniser un débat qui n'a que trop duré. Que nos lecteurs se reportent aux textes. Ils constateront que M. Vallas se contredit à tout moment, ce qui lui permet quand nous l'accusons d'avoir dit noir, de sortir une phrase où il dit blanc. C'est là ce qu'il appelle nos « truquages ». Ce que nous croyons avoir suffisamment démontré après plusieurs autres critiques c'est que M. Val-las s'est fort mal servi de la grosse documentation qu'il a rassemblée. Dépourvu au plus haut degré d'esprit de finesse (et nos lecteurs qui auront lu ses réponses n'en douteront pas...) il passe à côté de la vérité qu'il s'agisse d'interpréter un mobile de Debussy ou de deviner les intentions de sa musique. Ce gros volume bourré de faits a pour principal défaut d'avoir été rédigé par un éminent émule de Bouvard et Pécuchet.

HENRY PRUNIÈRES.